9me SÉRIE

UNE ÉTOURDERIE BIEN PUNIE



Imagerie d'Epinal. — PELLERIN, imp. édit.

UNE ÉTOURDERIE
BIEN PUNIE

Madame Dubreuil, restée veuve à trente ans, se consacra entièrement à l'éducation de ses enfants. Alfred allait atteindre sa dixième année, Berthe avait huit ans passés. On ne pouvait pas dire que ces enfants eussent un mauvais naturel; cependant leurs espiègleries mirent souvent leur bonne mère dans la nécessité de leur infliger de justes punitions.

Néanmoins Madame Dubreuil éprouvait une douce joie à procurer à Alfred et à Berthe un plaisir quelconque en récompense d'un travail satisfaisant.

Un matin du mois d'août, Madame Dubreuil dit à ses enfants : « Nous allons dire adieu à



— Mes enfants, nous allons dire adieu à nos études pendant huit ou dix jours. Nous irons passer ce temps de repos chez votre bonne maman.

nos livres pour huit ou dix jours au moins et nous irons passer ce temps de repos chez votre bonne grand'mère.

Bientôt, grâce à l'activité de la bonne vieille Lucie tout fut prêt pour le départ.

Pierre Mathurin, voiturier du voisinage, vint avec sa carriole chercher la famille pour la conduire à la demeure de la grand'mère.

Madame Dubreuil profita de ce voyage à travers la campagne pour expliquer à ses enfants divers travaux des champs.

Après deux heures environ d'une marche assez rapide, Mathurin demanda à faire souffler son cheval et à lui donner un peu d'avoine.

Près de là, des moissonneurs mettaient du blé en gerbes. Madame Dubreuil fit comprendre à ses enfants toute la peine que la récolte de ce blé donne au fermier avant qu'il puisse être converti en farine pour faire du pain ou des gâteaux.

La voiture se remit en marche et moins d'une heure après on arrivait à l'élégante maison de campagne qu'habitait la bonne maman.



Alfred. — Père Mathurin, votre cheval galoppe-t il bien ? C'est nécessaire, car il a vingt-six kilomètres à parcourir avant que nous soyons chez bonne maman.

Quelle ne fut pas la joie de cette bonne grand'mère en apercevant ses petits enfants qu'elle n'avait pas vus depuis près d'un an!

Après les premiers embrassements et les compliments réciproques, la joyeuse famille se dirigea vers la salle à manger où l'attendait un succulent déjeûner. De cette pièce dont la fenêtre était ouverte, la vue s'étendait sur un magnifique jardin incliné, au bas duquel on apercevait la rivière qui baignait le bas de la propriété et la séparait du village voisin.

Après le dessert, les enfants demandèrent la permission d'aller jouer dans le jardin Elle leur fut accordée aussitôt, mais en leur recommandant expressément de ne point aller du côté de la rivière et de se tenir près de la maison.

Alfred et Berthe promirent d'obéir et quelques minutes après, ils commençaient une chasse aux papillons qui les entraîna bien loin de l'habitation.

En cela, ils n'étaient pas très coupables, parce que c'était la première fois qu'ils venaient



La bonne maman. — Bonjour, mes chers petits enfants, comme vous avez grandi depuis l'année dernière! venez que je vous embrasse bien fort.

à cette campagne et qu'ils ne connaissaient pas les détours du jardin.

Toujours courant, nos étourdis arrivèrent au bord de l'eau. Oubliant leurs promesses, ils s'approchèrent d'une petite barque amarrée au rivage. Elle était destinée au domestique qui s'en servait pour aller faire les provisions dans le village situé sur la rive opposée ; ce moyen de transport lui épargnait de faire un détour pour trouver le pont à quelques centaines de mètres plus haut.

D'abord les enfants constatèrent que la barque était retenue par une chaîne, et qu'on pouvait monter dedans sans danger. Les voilà donc, se balançant de ci, de là, et imprimant au bateau différents mouvements qui déroulèrent insensiblement la chaîne du pieu qui la retenait.

Au bout de quelques instants, nos deux désobéissants furent en pleine eau, dans la barque voyageant plus en travers, que suivant le fil de l'eau. Ils n'osaient appeler dans la crainte d'être grondés.



Berthe. — Viens par ici, Alfred, il y a plus de soleil, nous trouverons de beaux papillons blancs.



Alfred. — N'aie pas peur, Berthe, la chaîne est solidement attachée, nous ne pouvons nous éloigner du bord.

Dès qu'ils s'aperçurent que le bateau s'éloignait de la propriété de leur bonne maman, la peur les saisit et ils poussèrent des cris déchirants qui ne furent point entendus.

Ils furent entraînés ainsi pendant plusieurs heures. Ils étaient si découragés et si effrayés qu'ils ne bougeaient plus.

La barque se dirigea vers un îlot et s'en approcha assez pour qu'Alfred qui ne perdait pas la carte, pût saisir une branche de saule et faire manœuvrer la barque tout près du bord.

Toujours tenant la branche, le jeune garçon sauta à moitié dans l'eau, moitié à terre; il attira le bateau, l'attacha solidement et fit descendre Berthe qu'il rassura de son mieux. Les pauvres enfants s'aperçurent bientôt qu'ils étaient seuls sur cette terre hospitalière et ils se mirent à pleurer en attendant la nuit qui était proche.

Madame Dubreuil et sa mère étaient restées à causer d'affaires. Au bout d'une heure, ces dames furent étonnées de ne plus voir et de ne plus entendre les enfants. L'inquiétude les



Berthe. — O mon frère! comme le bon Dieu nous punit de notre désobéissance!... Notre chère maman doit être bien inquiète!

saisit, et toute la maison fut mise sur pied pour aller à la découverte.

Le vieux serviteur Michel s'aperçut le premier de la disparition de la barque, il comprit tout. Plein d'inquiétude, il prit un autre bateau et partit avec Lucie. Il eut l'heureuse idée de se diriger vers l'îlot où il trouva nos deux naufragés qui tremblaient de peur et de chagrin. Le brave homme les rassura, les fit monter dans la grande barque qui l'avait amené ainsi que Lucie qui pleurait de joie tout en grondant et en embrassant les fugitifs.

On arriva bientôt auprès des deux mères désolées qui attendaient avec anxiété le retour des enfants perdus.

Madame Dubreuil décida qu'en punition de leur désobéissance, Alfred et Berthe partiraient dès le lendemain matin. Malgré leurs larmes et leurs promesses, la voiture fut attelée.

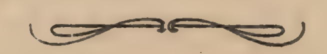
La bonne maman et Lucie vinrent intercéder pour les coupables, mais la maman fut inflexible et l'on partit.



Lucie. — Oh ! les vilains enfants, comme ils font de la peine à tous ceux qui les aiment... Allons, ne pleurez plus, venez, mes pauvres chéris...

La voiture roulait vers la ville depuis quelques instants lorsque le cheval s'abattit et que le brancard se brisa. Heureusement aucun des voyageurs ne fut blessé. La bonne Lucie aussi heureuse que les enfants de cet accident qui apportait au départ un retard forcé, hasarda timidement que le bon Dieu avait sans doute pardonné; puisqu'il avait permis ce petit malheur. Quand on fut de retour à la maison, bonne Maman fit valoir les mêmes raisons que Lucie et Madame Dubreuil consentit enfin à rester une dizaine de jours.

Je dois dire que pendant ce temps-là, on n'eut pas un seul reproche à faire à Alfred et à Berthe et qu'ils s'efforcèrent de faire oublier leur grosse faute par une conduite exemplaire.





Luçie. — Ah! madame, il faut croire que le bon Dieu a pardonné à nos enfants, puisqu'il a permis que ce petit malheur empêchât de continuer notre route !

